des parents d'Hélène un jeune étranger, un citadin, finement ganté, richement vêtu.

Il recherchait, dit-il, le calme et la solitude, l'air pur et le parfum des bois.

L'hospitalité lui fut accordée pour quelques jours.

Qu'y a-t-il de surprenant que ce jeune rêveur, qui avait été victime de toutes les trahisons d'amour, fut ému en présence d'une jeune fille pure, belle, simple et honnête ! . . .

D'un autre côté, faut-il s'étonner qu'Hélène oubliât Jean près de ce jeune homme au regard sympathique, au cœur bouillant ! Ils s'aimèrent tous deux. Comme Hélène était fière, le dimanche, lorsque, se rendant à l'église, appuyé au bras de ce jeune élégant, elle voyait les jeunes filles la regarder avec envie et jalousie ! comme elle était heureuse !

Dans l'église, un homme ne cessait de regarder le jeune couple. Pauvre Jean, comme il souffrait. A la sortie de l'église Jean s'avança, Hélène voulut l'éviter, mais il était trop tard.

— Ecoutez, Mlle Hélène, je n'ai pas de belles paroles comme ce beau monsieur, je ne porte pas de riches habits moi, je ne suis qu'un pauvre cultivateur . . . mais je pleure . . . c'est que, voyez-vous, Hélène, je vous aime, moi, et je vous aimerai toujours, mais . . . vous l'aimez, ce beau monsieur . . . cependant, si jamais vous êtes dans le malheur, si jamais vous avez besoin de Jean, je serai là, n'oubliez pas, n'oubliez pas . . .

Et le pauvre Jean s'éloigna comme un fou, l'âme en feu, le cœur déchiré.

* *

Georges, le fiancé d'Hélène, vient de partir pour la ville ; il reviendra dans quelques jours . . . pour le mariage.

Les jours, les semaines se succèdent, Georges ne revient pas. Hélène est au désespoir ; elle croit à un malheur mais non à une trahison. Elle veut mourir. Que faire, mon Dieu, que faire ? Pourtant ce n'est pas si loin, la ville ; il serait facile de savoir . . . mais qui envoyer ? Son père ? Non. Tout à coup elle se rappelle les paroles de Jean : " Si jamais vous avez besoin d'un service . . . n'oubliez pas, n'oubliez pas . . . "

— Eh bien, dit-elle, j'irai ; ce pauvre Jean m'aime, . . . il comprend l'amour, il connaîtra mes souffrances, il retrouvera Georges.

Que se passa-t-il dans l'esprit de Jean en entendant Hélène ?

L'espoir lui revint un instant, mais elle parlait avec tant d'enthousiasme, elle aimait tant Georges, qu'il n'entendait pas ses paroles. Il se contenta de dire :

— J'irai.

Et il partit.

Il partit, le pauvre Jean, et dans la grande ville il retrouva Georges, le fiancé de celle qu'il aimait.

— Vous me reconnaissez, M. Georges, dit-il, c'est moi qui aimais Hélène, mais je ne suis pas venu pour vous dire cela. On vous pleure, là-bas. Revenez, revenez.

— Vous pleurez Jean !

— Moi, peut-être, je l'aime tant, voyez-vous, mais . . . vous pleurez vous aussi.

— Oui, je pleure. Ecoutez Jean, je ne suis plus digne d'Hélène . . . j'ai fait un faux . . . si je ne rembourse pas l'argent dans trois jours c'est le dés honneur, la prison, l'exil . . . et la perte d'Hélène . . . Personne, personne pour me sauver, la somme est trop forte.

— Non, monsieur Georges, non, elle vous aime trop. Elle en mourrait ! Je reviendrai, j'ai des petites économies, je les réservais pour le bonheur d'Hélène . . . je reviendrai.

Lorsque Jean entra à son village, Hélène l'attendait en pleurant.

— Eh bien, dit-elle.

— Il reviendra, répondit le grand garçon sans s'arrêter.

Rendu chez lui, il ouvrit un petit coffret contenant toutes ses économies.

— J'ai gagné péniblement cet argent, se dit-il en lui-même, j'ai travaillé ferme. N'aurais-je pas le droit d'être heureux ? Sans mon argent, Georges est perdu et Hélène reviendra à moi. Je veux être

heureux, moi aussi. Mais non elle l'aime trop, d'ailleurs j'ai promis de le ramener, je ferai le sacrifice et ensuite . . .

Trois jours après, Georges sauvé était de retour.

* *

C'était fête dans le village. Toutes les maisons étaient pavoisées, l'église avait revêtu ses plus riches parures. Tout le monde se pressait sur la grande route pour voir arriver les jeunes mariés ; un monsieur si riche, avec une si belle demoiselle !

Le pauvre Jean, de sa chambre, voyait tout, comprenait tout. C'était fini, bien fini pour lui. Il ouvrit une fenêtre, le cortège arrivait. Hélène était bien belle avec sa couronne et son voile blancs comme la neige.

Jean prit un revolver qu'il avait acheté à la ville, et debout à la fenêtre il dit presque haut :

— Pauvre Hélène, je t'aime bien et je te perds. J'aurais pu être heureux, je ne l'ai pas voulu. On t'acclame aujourd'hui, on brûle de la poudre pour te saluer, mais chaque détonation me brise le cœur . . . sois heureuse mon ange . . . ma présence t'aurait affligée peut-être . . . Je veux que ton bonheur soit sans nuage . . . ma pauvre mère va pleurer, mais elle comprendra et tu comprendras toi aussi. Si on t'avait enlevé ton Georges, tu serais morte, on m'enlève mon Hélène je . . .

Et comme le cortège nuptial défilait en ce moment, on entendit une détonation Jean était mort ! Le sacrifice était consommé !

Mathias Filion

LA TOMBE

Examinons ensemble cet endroit paisible, discret, où de temps en temps, des sanglots, élans sublimes et douloureux du cœur, y sont entendus, où une suprême séparation a lieu ; c'est la triste demeure des morts, c'est le cimetière, c'est la tombe. Là, aucun écho des bruits mondains ne se fait entendre : tout y est silencieux. L'arbre de la croix, les bras étendus vers le ciel, semble implorer la clémence et la miséricorde divine sur ceux qu'il couvre de son ombre salulaire.

Si quelquefois les portes s'ouvrent, ce n'est pas pour de bruyantes réunions, de gaies équipages ; non, c'est pour donner accès à un cortège funèbre, à une mère désolée qui, déjà veuve peut-être, vient pleurer et prier sur la tombe d'un enfant chéri ; c'est pour recevoir une jeune fille, la figure pâle, les larmes dans les yeux, venant placer de nouvelles fleurs sur la fosse encore fraîche où sa mère repose du dernier repos.

Quelquefois aussi, le pas lourd du fosseyeur et les coups mesurés de son pic viendront troubler le silence effrayant de ces solitudes : hélas ! un autre membre de la grande famille du monde va venir augmenter le nombre des regrettés ! Ici sous les branches pendantes de ces saules, qui semblent méditer les mystères du tombeau, une autre dépouille mortelle viendra attendre l'heure suprême de la résurrection.

O lieu trop souvent éloigné des hommes, quelles pensées salutaires tu inspires à ceux qui vont prier sur tes tombes, au pied de la croix protectrice ! que sont les plaisirs éphémères de la vanité mondaine en comparaison du bonheur éternel que tu promets à ceux qui te méditent ! Hélas ! l'homme oublie trop souvent que toutes les grandeurs humaines n'aboutissent qu'à la tombe, et qu'après lui avoir donné une vie souvent malheureuse, un monument, une pierre seule marquera l'endroit où reposent ses restes mortels et conservera, pour quelque temps encore, le souvenir de son passage parmi les hommes.

Le berceau et la tombe, ces deux extrémités de la vie, sont donc bien propres à nous inspirer de graves réflexions et comme l'a dit un poète :

Ils sont pleins de sommeil, de paix et d'espérance,
Sur l'un veille une mère, sur l'autre une croix.

Le berceau donne un monde à l'enfant qui s'éveille.
La tombe donne un ciel au juste qui s'endort.

J. B. LEMAY.

NOTES HISTORIQUES

Le CHAPITRE DE LA CATHÉDRALE fut établi par Mgr Bourget, le 18 janvier 1841.

Le 25 avril 1881, M. l'abbé COLIN est nommé supérieur du séminaire de St-Sulpice.

M. CASSIDY, C. R., M. P. P., est mort le 14 juin 1873, à l'âge de 46 ans. Lors de sa mort, il était maire de Montréal.

L'ECOLE DE MÉDECINE vétérinaire de Montréal, par l'entremise de M. Victor Daubigny et autres, demande des lettres patentes au parlement provincial durant la session de 1886. Elles sont accordées.

Les GALLOIS résidant à Montréal célèbrent pour la première fois la Saint-David, leur fête nationale, le 1er mars 1888, par une séance dans les salles de la " Young Men's Christian Association." Plusieurs femmes portaient le costume national.

Les IROUOIS préféraient la culture de la terre à la chasse. Ils étaient peu belliqueux d'abord, mais ils le devinrent ensuite. L'autorité des chefs était grande ainsi que celle des conseils. Les Iroquois étaient en général doués d'une imagination vive et d'un tempérament passionné, mais d'un caractère fourbe.

Pendant le TYPHUS de 1847, huit prêtres furent victimes du fléau ; voici leurs noms : H. Hudon, vicaire général ; John Richard, Pierre Richard, René Caroff, Patrick Morgan, sulpiciens ; M. Rey, de l'évêché ; M. Thomas Colgan, curé de St-André. M. Etienne Gottofrey, sulpicien, périt à la même époque en sortant par une porte de côté de l'église Bonsecours ; cette porte était élevée de plusieurs degrés et ceux-ci ayant été enlevés, sans que M. Gottofrey le sût, le vénérable prêtre se tua en tombant sur le sol.

NOMS DES RUES.—D'après le Rév. J. Douglass Borthwick, certaines rues devraient leurs noms pour les raisons suivantes. Ils auraient été donnés par M. Dollier de Casson, supérieur du séminaire et représentant des seigneurs de Montréal. Voici : rue St Paul, en honneur du fondateur de Ville-Marie, M. Paul de Maisonneuve ; il ouvrit ensuite la rue Notre-Dame (plus tard la partie Est s'appela Ste-Marie et la partie Ouest St-Joseph, après que ces extensions eurent été faites) ; la rue St Jacques, en honneur de M. Jacques Olier. Après l'ouverture de ces rues, M. Dollier ouvrit les suivantes : St-Pierre, en souvenir de M. Pierre de Faucamp ; St-François (M. François Dollier de Casson) ; son nom fut changé ensuite par Mgr de Laval en celui de St-François-Xavier ; St-Joseph, près de l'église, (patron du Canada) ; la côte St-Lambert, lieu où tomba M. Lambert Closse, dans une escarmouche avec les Iroquois, près de la rue Notre-Dame ; St-Gabriel (patron de M. de Queylus, premier curé de Montréal, et de M. Souart son successeur) ; St-Charles (en honneur de Charles Lemoyne, qui a rendu de grands services au pays). M. Borthwick pense que c'est maintenant la rue St-Vincent, vu que la rue St-Charles actuelle se trouve dans le quartier St-Gabriel. Un lot fut réservé au sein de la ville pour en faire un cimetière ; c'est la place d'Armes actuelle, ainsi nommée en souvenir de la vigoureuse défense de la ville par Maisonneuve, qui tua, de sa propre main, le chef des Indiens qui avaient réussi à s'introduire dans la ville même, en 1644. Ce cimetière avait été fait lors de la fondation du couvent de la congrégation par la sœur Bourgeoys (1654-56). C'est la même sœur qui releva la croix érigée en 1643 par le gouverneur sur la montagne, qui avait été abattue pendant l'hiver soit par une intempérie ou par les Iroquois. Plusieurs autres chemins furent aussi ouverts, qui sont maintenant les rues St-Denis, St-Louis, Ste-Marie, la rue des Commissaires et de la Commune. Ce dernier chemin conduisant à la commune, espace réservé par Maisonneuve, en 1631, pour le pâturage.